

MÉMOIRE, MÉMOIRES TROIS ROMANS ALGERIENS

La littérature, on le sait, est le lieu de déploiement des mémoires. L'espace algérien à l'histoire complexe et éclatée peut nous garantir des explorations non répétitives, de roman en roman. Evoquons brièvement trois romans de cette rentrée : les deux premiers se répondent en quelque sorte comme les deux faces d'une même réalité mais avec un décalage temporel puisque le premier retrace la vie d'une famille autour de son premier immigrant, de 1932 à 1962 et que le second retrace le vécu d'un couple, de 1962 à 1992. Le troisième visite la mémoire autrement en plongeant dans le passé des Morisques d'Andalousie et en tendant donc à nombre d'habitants du Maghreb et d'Europe, un miroir cruel d'une part de leur histoire.

Vince, Lilas, Ali

Dans un roman très classique dans sa facture et au titre suggestif, *Impasse des fruits amers*, José Lenzini réécrit un parcours de vie dont on devine qu'il emprunte plus d'un trait à une histoire familiale. Vince est un jeune Italien de 24 ans qui a débarqué un beau jour de janvier 1932 à Bône... pour aller travailler à Sétif. Toute sa vie défile sous nos yeux avec ses hauts et ses bas : amour, mariage mais aussi compromission naïve avec le régime italien fasciste qui lui valent six semaines en camp pour immigrés italiens à Méchéria après la rencontre d'Hitler et de Mussolini. Puis la vie reprend, la famille s'installe à Alger et retombe dans la misère brutalement à cause de l'accident qui transforme Vince en légume pour plusieurs mois. Sur tout ce récit plane l'ombre de Voline dont le lecteur a compris, avant Vince, l'engagement anti-colonialiste. Néanmoins le premier rôle est donné à Vince qui a tenté vainement d'avoir la nationalité française pendant trente ans et qui se retrouve sur le port d'Alger en juillet 62 sans comprendre comment il peut quitter cette terre devenue son pays. Ce quai d'Alger ouvre et ferme le roman avec la symbolique tragique forte de l'impossible cohabitation : Vince ne quittera pas l'Algérie. Très beau roman qui, loin des récits de la nostalgie des années 70, revient sur un pan de l'histoire algérienne et montre sans démonstration mais par le vécu de personnages l'Algérie des petites gens ballottés et aveuglés, bloqués dans leurs certitudes et incapables de franchir le pas d'une véritable cohabitation.

Dans *Bleu, blanc, vert*, Maïssa Bey prend la suite de 1962 à 1992, dans un autre milieu et un autre vécu. La facture du récit est tout à fait différente et l'on peut difficilement suivre la mention générique de la couverture qui désigne le texte comme « roman ». On lit plutôt une chronique-fiction avec une alternance, sur trois décennies, des monologues et confidences de « elle », Lilas, et de « lui », Ali : exemplarité du choix de deux personnages de la classe moyenne citadine dont le destin se confond dans l'absence du père (celui de Lilas est mort en héros pendant la guerre ; celui d'Ali se comporte comme un goujat la paix revenue) et la présence active et douloureuse de la mère. Dans ce même immeuble d'un quartier populaire d'Alger, ils vont cohabiter, se rencontrer, se marier par amour, s'éloigner l'un de l'autre puis se retrouver au rythme de tous les événements qui ont marqué ces années-là. C'est donc bien d'une chronique qu'il s'agit avec son côté documentaire très crédible et une vision dénonciatrice des pressions sociales, religieuses et culturelles, des espoirs déçus et de la lente montée vers l'intégrisme sans perte irrémédiable d'espoir : « La ville est là, derrière les murs, étrangement calme et silencieuse. Comme si elle retenait son souffle dans l'attente de jours qui ne ressembleraient en rien au jour » ; car c'est aussi une chronique d'Alger.

Maria-Aïcha

Avec Anouar BENMALEK et ce magnifique roman, *Ô Maria*, ce n'est plus l'Algérie qui est l'espace de l'histoire mais l'Espagne d'après la *Reconquista*. Celle-ci prend fin avec la prise de Grenade en 1492 et n'expulse pas tout d'abord les centaines de milliers de musulmans qui restent sur son sol. Leur histoire est tragique, de la tolérance de leur statut religieux à leur chasse et extermination. Sommés de devenir chrétiens sous peine de mort, ces anciens musulmans, nouveaux chrétiens, restés sur le sol d'Espagne, sont surnommés *moriscos* ou morisques par les Espagnols. C'est à eux que Anouar Benmalek consacre son roman. Il choisit un personnage féminin, inspiré d'un personnage historique qui vécut à Torrelas à la fin du XVI^e siècle.

Echappant aux pièges du roman historique en sachant équilibrer, avec virtuosité, informations historiques et mise en narration romanesque, Anouar Benmalek offre un récit fort et violent d'un destin de femme aggravé par sa beauté, entre 1570 et 1610, date à laquelle cette Maria se consume sur le bûcher de l'Inquisition, sous les yeux de son fils revenu d'Italie : « Ma mère était cruelle et je l'aimais comme on aime un ange. Elle, de son côté, m'aimait comme on aime un bâtard : amèrement, violemment, avec haine parfois ». Premières phrases d'un roman qui jamais ne nous laisse en repos, qui nous bouscule dans nos représentations idéalisées et met des images sur des silences, ceux d'une déportation terrible, ceux aussi de l'impossible humanité à maintenir quand le destin vous accule aux frontières de l'humain et vous fait basculer dans l'animalité. Anouar Benmalek avait déjà « réveillé » un génocide avec *L'Enfant du peuple ancien*. Il reprend à nouveau cette veine nourrie de recherches historiques et d'un plume de romancier qui bouleverse et dérange. Le passé peut devenir, pour qui veut lire, miroir du présent. Car, comme l'écrivait Rodrigo de Zayas, dans *Le Monde Diplomatique* de mars 1997, l'expulsion des Morisques d'Espagne fut « le modèle moderne » des persécutions racistes du XX^e siècle. L'art de Benmalek est de nous le faire vivre de l'intérieur, au plus près de la chair des quarante années de vie et de calvaire de Maria-Aïcha.

Octobre 2006

Anouar BENMALEK, *Ô Maria*, Fayard, 2006, 468p., 22^{euros}

Maïssa BEY, *Bleu, blanc, vert*, éditions de l'aube, La Tour d'Aigues, 2006, 284p., 19,50^{euros}

José LENZINI, *Impasse des fruits amers*, Transbordeurs, Marseille, 2006, 253p., 18^{euros}